

Les romans oubliés de 2020: un polar anti-fric, un meurtre à La Brévine et un concert à Tchernobyl

De nombreux livres magnifiques sont restés dans l'ombre l'an dernier en raison de la pandémie. Séance de rattrapage avec trois Neuchâtelois.

PAR CATHERINE.FAVRE@ARCINFO.CH

Après une carrière de journaliste et la publication d'une douzaine de livres, Roger Simon-Vermot a trouvé un nouveau terrain de jeu: le polar. L'ancien Loclois publie son troisième thriller, «A bas l'argent!», aux éditions du Roc, à Saint-Imier. Un gosse surdoué, fabriqué comme un produit de marketing par une clique de manipulateurs hauts en couleur, devient une star internationale avec un message simple: «A bas l'argent!»



Guy Béart m'a dit un jour: 'Pour marcher, il faut un pied droit et un pied gauche'. Tout est dit.

SIMON VERMOT,
AUTEUR DE «A BAS L'ARGENT!»

Entre Palerme et Genève, on croise une richissime comtesse italienne, un prix Nobel, une fliquette canon, des tueurs plutôt sympas. Le tout balancé à travers des dialogues rythmés, dans une atmosphère baroque décadente où les milliardaires se prennent à rêver d'un monde sans fric. Entretien.

A vous lire, l'argent ne ferait pas le bonheur?

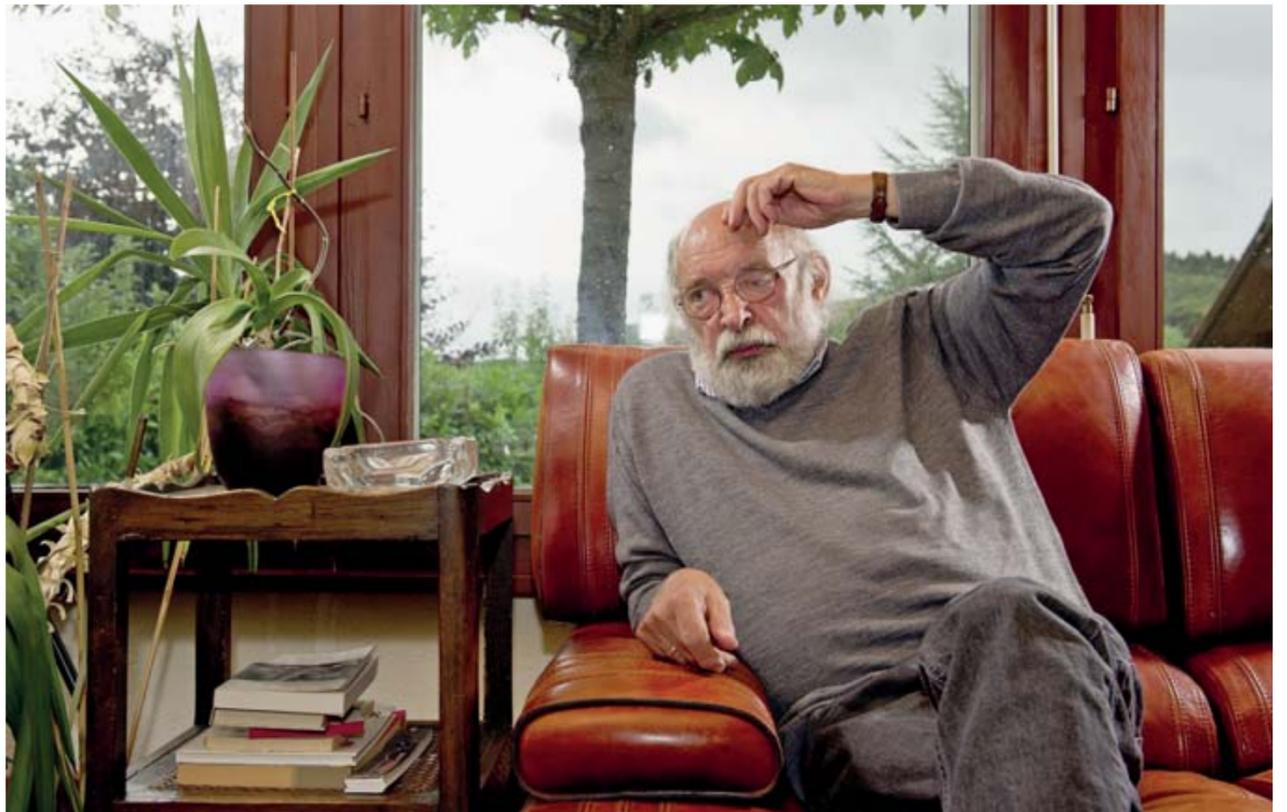
L'argent restera toujours le nerf de la guerre. Toutefois, c'est surtout une source d'énormes inégalités même s'il permet aussi des choses positives, par exemple, la recherche sur le génome humain. Mais finalement, à quoi bon vouloir arriver à 80, 100 ou 120 ans?

80 ans, c'est votre âge. Seriez-vous déjà prêt à plier bagage?

Oui, je suis très fataliste. J'ai failli y passer il y a trois semaines, mais ce n'était pas l'heure. Je vis seul, même mon chat est mort. Alors, si ça arrive, ça arrive. Je suis nostalgique des chasseurs-cueilleurs. Ils mourraient, certes, avant 40 ans, mais vivaient sans argent avec leurs trois épouses qui avaient elles-mêmes des amants. Et les enfants étaient à tout le monde...

Bon, revenons à notre sujet. Quel genre d'enfance avez-vous eu au Locle?

On était très pauvres. Nés entre 1940 et 1942, nous étions trois enfants de la guerre. Mon père était ouvrier d'usine et concierge au collège des Calames. C'est moi qui sonnais la cloche à la récréation. Ma mère, elle, travaillait à domi-



Simon Vermot, nostalgique des chasseurs-cueilleurs... VANESSA CARDOSO

cile, c'était dur. Malgré tout, j'ai eu une enfance heureuse et Le Locle, c'était sympa.

Votre trajectoire est une revanche sur votre enfance?

Pas une revanche, mais une fierté.

D'une part, vous appelez à un monde sans argent et de l'autre, vous avez rédigé le journal du Rotary Club pendant 18 ans. Adeptes des grands écarts idéologiques?

C'est plutôt une évolution. J'ai beaucoup appris au Rotary, c'était extraordinaire d'ar-

river jusqu'à ce monde-là avec l'enfance que j'ai eue. Cela ne m'a jamais empêché d'avoir mes idées politiques. Guy Béart m'a dit un jour: «Pour marcher, il faut un pied droit et un pied gauche». Tout est dit.

Au fait, vous êtes riche, Roger Simon-Vermot?

Normalement! Et tout ce que j'ai, je l'ai acquis par mon travail.

Ce que vous ne feriez jamais pour de l'argent?

Tuer. J'aime trop les gens!

Le Loclois qui voulait être journaliste

A l'âge de 8 ans, Roger Simon-Vermot rêvait de devenir journaliste. Mais pas question de faire des études dans cette famille d'ouvriers où l'on tire le diable par la queue. Alors, le Loclois entreprend un apprentissage de typographe à «La Feuille d'avis des Montagnes». Et comme le patron, Samy Glauser, est «un type sympa», il le laisse écrire un billet une fois par semaine, «Le coin des mistons». «J'y racontais la vie locale, de la place du Marché au dancing du coin», sourit l'écrivain. Très vite, «L'Illustré» lui demande aussi des «piges» sur les vedettes qui se produisaient au Locle. Puis, coup de chance, le magazine l'engage pour créer son premier cahier TV. Suivront huit belles années ponctuées de rencontres magnifiques: Montand, Delon, Marlène Jobert, Léo Ferré, Félix Leclerc et bien d'autres, interviewés pour les besoins du journal. Par la suite, Simon Vermot (de son nom de plume) dirigera pendant 15 ans «Le Messager boiteux» et publiera deux livres sur le célèbre almanach. Il signe aussi des scénarios de BD, des pièces radiophoniques et une douzaine d'ouvrages, dont le récit bouleversant de l'accident vasculaire cérébral de son épouse Marisa («Putain d'AVC», Slatkine, 2017). Quant à ses trois polars, ils ont tous le même narrateur... un journaliste chevronné.

«A bas l'argent!», de Simon Vermot, éd. du Roc, 156 pages

LE DRAME DE TCHERNOBYL REVISITÉ

Dans «Dernier concert à Pripyat», l'écrivaine et journaliste Bernadette Richard allie un travail d'enquête à une fiction, l'histoire de trois amis rescapés de la catastrophe de Tchernobyl. Zhenia, 8 ans au moment du drame, et ses camarades musiciens, retournent clandestinement dans la Zone interdite, fascinés, happés par cet enfer au goût du fruit défendu. Dans le poison des réacteurs encore fumants, la nature refléurit derrière les barbelés.



Mais la dope, la misère, les trafics en tout genre aussi. Pour aider ces exclus du monde des vivants, le trio donne des concerts au milieu des ruines de Pripyat jusqu'au jour où la grande faucheuse les rattrape.

Bernadette Richard est allée en Ukraine en 2013 dans l'idée d'en ramener un reportage. Mais deux ans après Fukushima, les médias étaient saturés de drames nucléaires. La Chaux-de-Fonnière, auteure d'une trentaine de livres, en a donc fait un roman crépusculaire.

Comme ses trois «stalkers» (clandestins de Tchernobyl), elle s'est immergée dans le silence glaçant de la Zone. Elle a vu les chevaux sauvages de Przewalski, la ville morte de Pripyat et de pauvres gens gratter la terre irradiée pour en extraire des bouts de métal qu'ils revendront à quelque acheteur peu regardant. C'était avant l'essor du tourisme de la désolation. Toutefois, le plus compliqué n'a pas été d'obtenir les autorisations de rigueur, mais de réunir des informations techniques crédibles. «Même le nombre réel de morts reste secret», relève l'écrivaine, qui a travaillé pendant sept ans à ce roman. Sans doute son meilleur livre.

«Dernier concert à Pripyat», de Bernadette Richard, L'Age d'homme, 144 pages

UN ÉTÉ MEURTRIER À LA JURASSIENNE

François Hainard récidive. Comme dans son premier roman («Le vent et le silence», 2017), l'ancien Brévinier exhume de sa vallée natale un lointain fait divers: le meurtre d'un paysan jeté dans une citerne. Ce crime lui inspire «Exutoires», un huis clos suintant la folie, la dèche et la haine. Perclus de dettes, accro à son verre de gnole matinal et aux machines agricoles rutilantes, Roger s'enferme en



XAVIER VOIROL

lui-même dans une incapacité crasse à communiquer. Lydia, sa jeune épouse, se saoule de musique classique pour oublier une vie gangrenée par les frustrations. Complètement détraqué, le fils, né d'un premier mariage, est le jouet de voix meurtrières... Tout en tirant les fils du drame, François Hainard, lui-même enfant de paysans, raconte la vie d'une exploitation de 60 hectares d'ici ou d'ailleurs. Tout sonne juste, familier, dans ce récit âpre, poignant, aussi envoûtant qu'une messe de Mozart. Après un premier roman, traduit en allemand, bientôt en italien et pressenti pour un long-métrage, l'auteur confirme l'essai, habité par «l'angoisse et l'humilité du deuxième livre», confie le sociologue neuchâtelois qui consacre sa retraite à l'écriture, au bûcheronnage et au Club 44 qu'il préside.

Mais que les Bréviniers se rassurent. Dans sa prochaine fiction, Hainard délaissera les assassins de son village pour partir dans la mégapole de Sao Paulo conter d'autres histoires d'enfermement, thème central de ses romans. «Enfermement des individus dans leurs idéologies, leurs milieux sociaux, leurs addictions, leurs pratiques, on n'y échappe pas», postule le sociologue romancier.

«Exutoires», de François Hainard, éd. du Roc, 120 pages.

PUBLICITÉ

NEUCHÂTEL



Musées - Expositions

MATHYS, sculptures et peintures, CADORIN, gouaches

MATHYS, sculptures et peintures. Guido CADORIN, «Les Lagunes», gouaches.

Inauguration le 13 mars de 11h à 17h. Exposition du 14 mars au 2 mai 2020.

Ditesheim & Maffei Fine Art. Samedi 13 mars: 11h à 17h, puis du 14 mars au 2 mai: dimanche de 15h à 18h, mardi, mercredi, jeudi et vendredi de 14h à 18h, samedi de 10h à 12h et de 14h à 17h.
www.galerieditesheim.ch